Conférence du 23 janvier 2010

à l'invitation de la Société d'Etudes Diverses de Louviers et de sa région

Rencontres
avec
quelques personnalités remarquables

Jean-Charles Houel

Mesdames et Messieurs, je salue l'initiative de Bernard Bodinier et Claude Cornu. Ils ont fait preuve à mon égard d'un jusqu'auboutisme que je redoutais. Lorsque j'ai quitté La Dépêche en 2004, le Docteur BB, comme on l'appelle affectueusement entre nous, s'est immédiatement mis en quête de me « récupérer » pour que je me présente devant vous comme je le fais aujourd'hui avec infiniment de plaisir.

Il considérait qu'un journaliste localier devait bien avoir quelques secrets à partager. J'espère ne pas vous décevoir même si, comme chacun sait, un journaliste passe 50 % de son temps à parler de ce qu'il ne connaît pas et les 50 autres pour cent à taire ce qu'il sait. Mais de scoops il ne sera pas question. De rencontres remarquables, puisque tel est le titre de cette causerie, oui, bien sûr.

En venant à la conférence d'Eric Roussel. Je me suis souvenu d'une image, celle de Louis Béquet dans la Rotonde et j'ai alors trouvé mon angle.

Votre ancien président adorait ce lieu. Il affichait une légitime attention pour tous les livres anciens rehaussés d'enluminures servant de décor à cette salle de conférence laquelle nous fait cruellement défaut aujourd'hui. J'aimais la fière allure et le solide caractère de ce petit grand homme. J'admirais sa langue qu'il soignait à chaque intervention de sa voix posée.

Et puis, cet instituteur me rappelait les enseignants laïcs qui avaient marqué ma jeunesse. Mme Prieux, Jean Fermanel, Serge Bove, très récemment disparu. Ces femmes et ces hommes étaient capables de vous faire apprécier le calcul aride et la mélodie de la langue française.

Pourquoi Louis Béquet ? Nous sommes dans les années 70, je suis au Moulin d'Andé chez Maurice Pons écrivain, dans le village de Louis Béquet.

Dans ses souvenirs littéraires, Maurice Pons définit sa méthode qui consiste à « se retenir d'écrire par l'obstination forcenée dans le désœuvrement, la contrainte dans la rêverie, la rigueur quotidienne car, avant d'écrire un nouveau livre, il faut savoir attendre d'avoir beaucoup changé. » Que fait-il quand il n'écrit pas, à part rêver ? La rencontre avec des amis occupe toujours, je l'espère, beaucoup de son temps.

Ainsi, au cours d'une conversation après qu'il avait rédigé une de ses belles phrases dans l'après-midi, et une seule, Maurice Pons et moi-même furent amenés à évoquer les farces qui jalonnent la vie d'un journaliste localier. Il me dit avec un sourire entendu :
- « Jean-Charles, serais-tu d'accord pour publier un canular de notre invention commune ? »
- « Bien sûr Maurice ».

De notre réflexion secrète naquit alors le projet de billet suivant :
A cette époque, l'Etablissement public de la ville nouvelle du Vaudreuil (EPVN) avait pignon sur rue et les articles sur cette création ex nihilo peuplaient hebdomadaires et quotidiens dont évidemment les colonnes de La Dépêche.
Les nombreux opposants, dénonçaient une ville artificielle, de futurs murs sans âme et sans histoire, la volonté totalitaire de Paris sur la province.
Cette ville n'avait pas d'histoire ? Maurice et moi allions lui en donner une.

En annonçant que l'EPVN souhaitait déménager le mégalithe de la route de Saint-Pierre pour le transplanter sur le territoire du Vaudreuil-Ville nouvelle, nous faisions entrer cette ville non seulement dans l'histoire mais également dans la préhistoire. Ce ne fut pas, mais alors pas du tout, du goût de Louis Béquet. Il se fendit — dans La Dépêche bien sûr — d'un texte émouvant destiné à empêcher ce crime lâche et technocratique. Ce projet n'avait jamais germé dans la tête des responsables de l'EPV mais le canular fonctionna au-delà de nos espérances les plus folles. Ce fut, je vous en fais l'aveu, pour cause de prescription, ma seule expérience de ce type.

Ainsi j'avais trouvé mon angle : me souvenir pour vous de quelques personnalités originales ou exceptionnelles croisées au hasard de la vie… De manière éphémère ou durable, ils ont jalonné ma vie professionnelle métissée de journalisme, de militantisme, et ce n'est pas le moins important, de sentiments partagés.

Poursuivons avec Maurice Pons écrivain, traducteur et scénariste. Simone Signoret allait m'apprendre qu'il était bien autre chose encore. Simone Signoret et Yves Montant habitaient alors leur maison d'Autheuil-Authouillet à quelques kilomètres de Louviers. Simone Signoret s'était investie à fond dans un projet de livre-mémoire qui allait lui permettre de raconter sa vie et par la même occasion de mettre sur le papier l'histoire de ses relations avec le chanteur-acteur aussi célèbre qu'elle. Ce livre a d'ailleurs connu un succès de librairie colossal.

La scène se passe sous les tilleuls du Moulin. Nous sommes trois, Maurice, Simone Signoret et moi-même. Simone a pris rendez-vous par un bel après-midi de l'année 1978 avec Maurice Pons. J'entends alors parler de magnétophone, de récit, de livre. Je comprends rapidement qu'il s'agit, pour l'actrice mondialement connue, d'éditer ses mémoires. Je comprends également que sa visite au Moulin d'Andé est justifiée par l'amitié pour Maurice Pons, certes, mais surtout par la contribution professionnelle du romancier. Maurice assistant littéraire d'acteurs ou d'actrices… Je découvrais une nouvelle facette du personnage.
Cet après-midi là, Simone Signoret m'était apparue comme quelqu'un de difficile. Voire d'ombrageux. Elle refusa même que je fasse quelques photos d'elle. Il est vrai que sa santé était fragile et que l'accouchement du livre, connaissait quelques problèmes imprévus de la part de l'éditeur… et de l'auteur.

Maurice, qui est devenu un ami, ne m'a jamais explicitement précisé qu'il avait été le nègre de Simone Signoret. Quelqu'un pourtant a dû le dire ou l'écrire puisqu'Anne Gaillard, la célèbre journaliste productrice d'une émission sur la défense des consommateurs, consacra une heure d'horloge aux nègres ceux

qui mettent leur plume et leur talent au service d'hommes et de femmes célèbres. Imprudente, elle affirma que Maurice Pons avait écrit ou réécrit « La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était. » Le secret était devenu un secret de polichinelle.
En entendant ces mots, le sang de Simone Signoret ne fit qu'un tour. Elle somma, alors, Maurice Pons de demander un droit de réponse sur les ondes de France-Inter. Anne Gaillard obtempéra. Maurice affirma publiquement que l'auteur, dans tous les sens du terme, était bien la grande actrice française et personne d'autre. Franchement, j'ai trouvé ce vrai-faux mensonge magnifique. Il s'inscrit dans la veine d'un Jules Romain ou d'un Jonathan Swift, deux auteurs chers à Maurice Pons.

Maurice inspira également François Truffaut. En effet, l'un des principaux piliers de la Nouvelle vague débuta sa carrière de cinéaste en portant à l'écran « Les Mistons » (une nouvelle de Maurice) et revint au Moulin pour y tourner « Les quatre cents coups », qui reçut le prix de la mise en scène du jury du Festival de Cannes en 1959.

Plusieurs de mes rencontres remarquables ont eu lieu au Moulin d'Andé où Georges Perec écrivit « La Disparition ». Maurice m'a plusieurs fois parlé de cette période à la fois douloureuse et joyeuse pour Perec. L'auteur de « La vie mode d'emploi » s'était lancé dans une aventure ubuesque, titanesque aussi, celle d'écrire un roman entier sans la lettre E. Pour sortir de son enfermement, Pérec demanda parfois aux amis du Moulin quelques feuillets, Maurice Pons se prêta au jeu et écrivit une page de ce roman oulipien.

Il existe une facette secrète de la personnalité de Maurice Pons qui transparaît dans ses œuvres et porte l'empreinte de la guerre d'Algérie, c'est celle du signataire du manifeste des 121 « dont les membres prirent une part active dans la guerre d'Algérie en dénonçant les activités illégales de la France (la torture) et en poussant les soldats à déserter et les citoyens à les soutenir. » Le tout malgré la censure vengeresse de Michel Debré, Premier ministre.
Parmi ses romans engagés, et classés « anti-France », citons « Embuscade à Palestro », « Le Passager de la nuit ».

Cette Algérie indépendante, il n'en était surement pas question en 1954 quand Pierre Mendés France fut désigné comme président du conseil. En juin dernier, dans cette salle même, un colloque organisé par Eric Roussel, président de l'Institut Pierre Mendès France, a permis d'établir les conceptions évolutives de ce dernier à l'égard du conflit. Benjamin Stora précisa quels furent ses sentiments, ses actions et ses propositions pour régler l'affaire algérienne. Vous allez donc comprendre pourquoi l'une de mes rencontres parmi les plus attendues, et les plus impromptues également, fut celle qui eut lieu avec Pierre Mendès France en 1981 à Paris, chez lui, rue du conseiller Colignon, quelques semaines après la victoire de François Mitterrand à l'élection présidentielle.

François Loncle se présentait à nouveau devant le suffrage universel pour des élections législatives programmées après la dissolution de l'Assemblée nationale. Le candidat, alors radical de Gauche mais soutenu par le Parti socialiste était poussé par PMF et encouragé à rendre à la Gauche cette circonscription de Louviers. Elle l'avait adoubé pour la première fois en 1932 et constamment jusqu'en 1958.

C'est dans ce cadre, et suite à la demande de François Loncle, que l'ancien président du Conseil accepta de me recevoir chez lui.

Il m'attendait. Je serrais la main d'un vieil homme, déjà malade, mais infiniment présent, terriblement affûté intellectuellement. Avec un trac énorme, je me sentais rassuré par la série de questions que j'avais préparée et pour ne rien rater de ses propos, je m'étais muni d'un magnétophone. Allez savoir pourquoi, il refusa obstinément de se mettre en marche ! Imaginez Pierre Mendès France et votre serviteur à quatre pattes dans le salon de l'appartement en train de tester les prises électriques éventuellement hors d'usage.

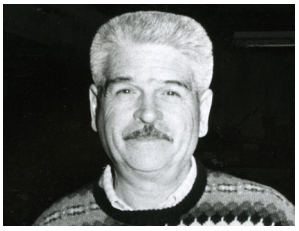
PMF était conscient de l'état de panique dans lequel j'évoluais. Il tint à me rassurer : «Ne craignez rien, me dit-il, j'ai mon dictaphone, je vous donnerai la cassette. Allez-y, je vous écoute. ». J'avais imaginé recueillir deux ou trois révélations sur la situation nationale française. Mes espoirs furent rapidement douchés. Il répondit à chaque fois par un simple « *non* » ne voulant pas aborder ce domaine. Il ne souhaitait visiblement pas s'ériger en donneur de leçon et apparaître dans ce rôle de Cassandre qu'on lui a souvent attribué. La Gauche n'était plus au pouvoir depuis si longtemps, il voulait la voir à l'œuvre, lui donner sa chance. Malgré mes regrets de ne pas disposer d'une parole mendésiste nationale dans cette période si prometteuse, le président se fit très affable dès qu'il s'agît de la situation locale.

Deux instants furent inoubliables. Alors que je l'interrogeais sur les propos de François Mitterrand, «Sans vous, rien n'eût été possible» lors de son installation comme Président de la République à l'Elysée, son demi-sourire charmeur m'en dit plus long que n'importe quelle réponse verbale sur ce qu'est un homme d'Etat.

Ses rapports avec François Mitterrand, ses jugements sur le mode référendaire, sur la V^{e} République et ce « coup d'Etat permanent »… Tout était donc dans ce regard malicieux et dans la satisfaction évidente d'une mission enfin remplie avec un homme de Gauche élu à la fonction suprême.
De la remarque de François Mitterrand, PMF retint une forme de gratitude au nom de toutes ces années passées ensemble dans tant de gouvernements, de ces moment forts qui, tantôt les rapprochèrent, tantôt les éloignèrent. On a souvent opposé le pragmatisme de François Mitterrand à la rigueur morale de Pierre Mendès France. Jamais ce dernier n'aurait voulu endosser le costume de souverain qui allait si bien à celui qui fut le 1er président de Gauche de la V^{e} République.
Une république trop favorable au pouvoir personnel, selon PMF, et dotée d'une constitution dont on voit bien aujourd'hui, qu'elle favorise le présidentialisme.

Je n'ai jamais oublié, durant l'heure et demi passée avec lui, que j'avais en face de moi l'évadé de la prison de Riom, le pilote des Forces françaises libres, le négociateur des accords de Genève, l'ancien ministre du Front populaire et du général de Gaulle, l'homme de Charléty, l'opiniâtre travailleur à la paix dans le monde. PMF était pour moi un modèle, voire un mythe.
Il fit tellement pour notre département et pour Louviers.

A cet instant, je pense à Paul Astégiani, très proche de PMF pendant des années à qui il déclara le jour de sa défaite des législatives de 1958 et ce dès le premier tour: « Il s'agit d'un accident du travail ».
Il s'agissait évidemment de bien plus que cela puisque lors de notre rencontre, il me disait éprouver encore beaucoup de chagrin et me demanda de saluer ses fidèles amis de Louviers et d'Evreux, les Astégiani, les Fromentin, les Langlois les Quemin, les Levasseur, les Mandle…



Astégiani - Fromentin, parlons d'eux. Paul Astégiani, secrétaire général de la mairie, un homme rigoureux et intègre, me berça de son « assent » toulousain si plaisant alors que j'étais rédacteur municipal. Henri Fromentin fut l'un de mes amis très cher, trop tôt disparu. Il était l'exemple même du résistant : homme de courage physique, totalement engagé, d'une grande générosité humaine, on peut le dire : la vérité guidait ses pas.

Et comment ne pas évoquer Ernest Martin maire très à Gauche, créatif, original, un élu d'exception. Il m'a donné une colonne vertébrale politique et surtout, il m'a appris à ne pas transiger sur l'essentiel. Ne fut-il pas visionnaire dans tous ses combats ?
Lorsqu'il perdit la mairie en 1969 laissant la place à Rémy Montagne, il me fut impossible de tenir bien longtemps dans le poste que j'occupais à la mairie. Une opportunité s'offrit à la Dépêche, en 1971.

Armand Mandle, patron de l'hebdomadaire et maire d'Evreux, accepta ma candidature au poste de rédacteur et je pris place dans le bureau même où PMF, directeur politique, écrivit des textes importants. Ainsi par un joli 1er mai, jour de la fête du travail, je traversais la rue pour passer de la mairie à la rue de l'Hôtel de ville devenue depuis rue Pierre Mendés France. J'en profite pour rendre hommage publiquement à Armand Mandle et sa fille, Geneviève Nespoulous son successeur à la tête de la Dépêche.
Mme Nespoulous alliait la compétence journalistique et la confiance totale qu'elle accordait à ses journalistes . On ne passe pas près de 25 années dans ce métier sans tisser des liens forts, qu'ils soient professionnels ou personnels. Il en était tout différemment avec Philippe Hersant. Ainsi ai-je pu mesurer le fossé existant entre deux conceptions de la presse.
Franchement, il aurait été q que je n'embrasse pas cette carrière dont j'avais tant rêvé.
Depuis l'âge de 8 ans et mes premières lectures de l'Aurore, j'avais cet objectif en tête. Devenir reporter, grand ou petit. Avec le temps, je n'ai plus fait la différence en devenant un généraliste de la locale. Et en découvrant tant de mondes inconnus.

Les années soixante-dix dans notre région furent surtout celles de la ville nouvelle du Vaudreuil. Quelle aventure ! Quand, en 1968, le général De Gaulle et Paul Delouvrier décidèrent de créer plusieurs villes nouvelles en France pour décongestionner Paris et lutter contre les villes dortoirs, nous étions loin de penser qu'une boucle de la Seine située entre Rouen et Mantes allait en accueillir une.

Jean-Paul Lacaze fut le premier directeur de l'Etablissement public créé à cet effet.
Imaginez un homme grand au front dégarni, longiligne, brillant, urbaniste hors pair.

Imaginez un établissement public avec ses cerveaux bouillonnants, créatifs, un peu iconoclastes (on sortait de mai 1968) des géographes, des urbanistes, des architectes comme Gérard Thurnauer de l'atelier de Montrouge et vous aurez une idée de ce qu'était la ruche lérysienne chargée d'imaginer une ville à partir de rien sinon de quelques rognons crayeux, une vallée inondable et des villages comme autant de forteresses imprenables.

Imaginez encore un grand commis de l'Etat, ce qu'était Jean-Paul Lacaze, à la fois polytechnicien et politique, capable de manager une équipe pluridisciplinaire, d'imposer les volontés de l'Etat à des élus régionaux et locaux pour la plupart réticents. Quand ils n'étaient pas voire franchement hostiles comme René Tomasini ou Jean Lecanuet qui, à cette époque, jouaient un rôle politique de premier plan.
Songez, enfin, à la capacité d'invention d'un Jean-Paul Lacaze dans ses rapports avec les ministres, les architectes-urbanistes, les experts, dont la tâche essentielle était d'inventer une ville avec ses logements et ses équipements.

Il paraît aujourd'hui aberrant que l'Etat ait pu songer, à une période de notre histoire, créer une ville de 140 000 habitants en trente ans !
N'oublions pas que pour atteindre cet objectif a priori déraisonnable, il a fallu acquérir 4500 hectares de terres, pour la plupart cultivables, empêcher la spéculation et faire qu'aujourd'hui encore le développement économique et démographique de notre agglomération passe par Val-de-Reuil.

J'ajouterai que l'histoire de la démocratie locale et associative y a écrit une de ses plus belles pages. Les habitants, dont Bernard Amsalem, ont obtenu à la suite d'une lutte politique acharnée un conseil municipal de plein exercice leur permettant de maîtriser leur destin. Il aura fallu l'intervention de Michel Rocard, ministre de la planification, pour sortir la ville nouvelle de son statut d'assistée politique.

Je vais rendre à César ce qui est à César. En 1982, Michel Doucet est nommé directeur de l'Etablissement public de la ville nouvelle.
Dans une interview prémonitoire parue dans La Dépêche, il déclare expressément qu'il fera tout pour que les élus de la ville nouvelle acceptent l'idée d'élargir le SDAU (Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme) aux cantons de Louviers, de Pont-de-l'Arche, en partie, et aux autres communes qui, aujourd'hui, composent la communauté d'agglomération Seine-Eure.
Cette année-là, on ne parlait pas encore de communauté de communes et encore moins de communauté d'agglomération. Après la disparition récente de Michel Doucet, il n'est pas vain de rappeler cet aspect de sa vie. Il devina bien avant d'autres, que la complémentarité de Louviers, Val-de-Reuil et Pont-de-l'Arche était inscrite dans la géographie et qu'elle devait s'inscrire aussi dans l'histoire.

Continuons avec la ville nouvelle. La DATAR, Délégation à l'aménagement du territoire, s'est penchée avec attention sur le sort de cette dernière en favorisant ou plutôt en suscitant nombre d'implantations industrielles. C'est ainsi que l'Institut Pasteur a surgi dans notre paysage.

En 1972-73, Jacques Monod prix Nobel de médecine en 1965 avec ses confrères Jacob et Lwoff, pour leurs travaux sur la génétique, écrit en 1970 « Le hasard et la nécessité.»
Avec François Jacob, il est un de ceux qui ont popularisé l'idée qu'un programme génétique dirige la vie et le développement des êtres vivants. Il conclut ainsi son ouvrage : « L'ancienne alliance est rompue ; l'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'Univers, d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est écrit nulle part. A lui de choisir entre le Royaume et les ténèbres. »
Jacques Monod, en choisissant La ville nouvelle optait pour le Royaume.

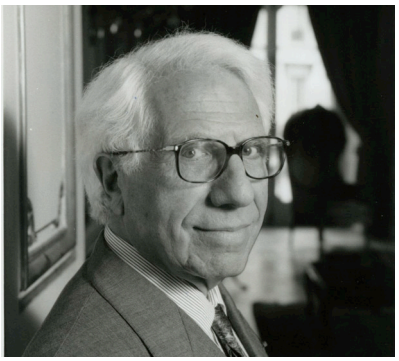
Je revois Jacques Monod au siège de l'EPVN de Léry aux côtés de M. Marc, maire d'Incarville et JP Lacaze, le jour de la signature de l'acte de vente des terrains.
La première unité de l'Institut Pasteur Production à laissé place aujourd'hui au premier employeur de notre région avec des centaines de salariés et des hectares de foncier bâti, une richesse pour les collectivités !
Jacques Monod était convaincu qu'il fallait permettre à la recherche de s'autofinancer.
Lors de l'entretien qu'il m'accorda, il n'eut de cesse d'insister sur le fait que les brevets déposés par les chercheurs de l'Institut Pasteur devaient d'abord profiter financièrement et scientifiquement à la recherche elle-même. D'où cette idée de créer un IPP (Institut Pasteur production) dépendant de la rue du Dr Roux à Paris.
Il s'agissait, m'affirma-t-il, de remettre en cause un ordre des choses qui favorisait outrancièrement les laboratoires privés. Jacques Monod avait prouvé, en mai 68, notamment, de quel côté de la barricade il se trouvait.
Ancien membre du Parti communiste qu'il quitta lors de l'affaire Lissenko, Jacques Monod se situait évidemment du côté de la révolte estudiantine. Le philosophe Michel Serres rappelait dernièrement sur les antennes de France Culture que Jacques Monod fut de ces scientifiques effarés par le rôle qu'on voulait leur faire jouer dans l'élaboration d'outils au service de la guerre. Comme Michel Serres, il fut obsédé par la bombe atomique lancée par les Etats-Unis sur le Japon. Cette première mondiale joua un rôle non négligeable dans son engagement pacifiste, un engagement qu'il ne devait jamais plus remettre en question.

Un an après les événements de 1968, un Américain, Neil Armstrong, avait posé le pied sur la lune. Je fus amené, entre autres questions plus locales, au cours de cet entretien exclusif à interpeller Jacques Monod sur cette grande première scientifique. Je fus surpris de sa réponse qui était loin d'être admirative.

Je l'entends encore me dire que sur la lune, l'homme ne trouverait rien d'autre que des cailloux et que cette entreprise de conquête de l'espace répondait plutôt à un conflit entre puissances. Des cailloux ? Précieux, sans doute, mais rien à côté de ce que le montant des dépenses engagées aurait peut-être permis de découvrir en mettant au jour des vaccins, des médicaments, la compréhension de phénomènes pour combattre le cancer et d'autres maladies auto-immunes.
Pour Jacques Monod, la recherche fondamentale primait le progrès technologique. Il ne comprenait pas que l'humain s'engage dans des entreprises hasardeuses, voire inutiles et très coûteuses alors que tant de maladies restaient à vaincre. Je conserve le souvenir d'un homme ayant un énorme charisme, une classe immense. Et ce qui ne gâte rien, Jacques Monod était un séducteur.

Je connais un autre homme qui a consacré sa vie au respect de la personne en recherchant inlassablement la vérité et la justice sur un passé si longtemps ignoré au nom d'une certaine idée de la France. Je pense aux enfants d'Yzieu et au procès Barbie qui se tint du 11 mai au 4 juillet 1987 devant la cour d'assises du Rhône.
Il fut le premier procès en France à évoquer le crime contre l'humanité. Barbie, l'homme qui arrêta Jean Moulin, l'un des principaux responsables de la Résistance française, à Caluire non loin de Lyon à la suite d'une trahison.

Parmi les parties civiles, on trouvait de nombreux avocats d'associations juives dont Me Charles Libman. Je l'avais connu en 1977 lorsqu'il était venu plaider devant le Tribunal de Grande instance de Rouen en faveur du SNJ.
Le syndicat luttait pour empêcher Robert Hersant de prendre le contrôle de Paris-Normandie encore aux mains d'hommes choisis au lendemain de la Libération pour leur engagement dans la Résistance.
Je ne peux omettre de rappeler le souvenir de Pierre-René Wolf, grand journaliste et grand patron de presse et, qui plus est, ami de Pierre Mendés France. Sa mort ouvrait la voie à une succession délicate.



J'ai mieux connu, ensuite, Charles Libman à l'occasion de la sortie de son livre, « Justice impossible » et nous sommes devenus amis. Il eut quelques occasions, notamment dans sa maison près de la Croix-Saint-Leufroy, de me faire partager sa mémoire de quelques grands procès (dont celui de Pierre Goldman) et d'affaires plus actuelles comme celle du maire de Béthune, complice de Bernard Tapie dans l'affaire VA-OM, ou encore celle dite de la Josacyne puisqu'il a été l'avocat de Jean-Marc Deperrois.
Charles Libman était réellement convaincu de l'innocence de cet homme condamné pour homicide et, depuis, remis en liberté après avoir purgé une partie de sa peine au centre des Vignettes de Val-de-Reuil.

Comme il était convaincu de l'entière responsabilité pénale, morale, mémorielle, de Klaus Altman-Barbie. Lors de l'interview qu'il voulut bien m'accorder sur l'affaire Barbie, j'ai souvenir d'un avocat ayant le sens de la grandeur de son métier, convaincu de la portée historique de ce procès et enfin de la nécessité absolue de la condamnation de Barbie.
Nous savons tous qu'un débat a eu lieu, dans notre pays, sur la nécessité (ou non) de traduire en justice les Touvier, Papon et autre Bousquet. Charles Libman ne se posait même pas la question.
L'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité ou de complicité de crimes contre l'humanité ne tolérait, selon lui, aucune exception.

Avocat de renommée internationale, Charles Libman, lui même juif et franc-maçon et, donc, à ce titre menacé dans sa vie même pendant la seconde guerre mondiale, sut plaider pour la mémoire des 44 enfants d'Yzieu, ces enfants conduits directement du centre d'accueil au camp d'extermination d'Auschwitz-Treblinka où ils furent gazés dès leur arrivée. Réveiller ce souvenir suscitait l'émotion de Charles Libman et en parler était toujours pour lui un vrai traumatisme.

Combattre les dictatures, servir de refuge aux exilés, protéger les indépendantistes pourchassés, fut l'une des activités des habitués du Moulin d'Andé.
Le Moulin et Suzanne Lipinska.
Suzanne Lipinska et les lettres de son Moulin. Car il est à elle ce Moulin, par la grâce de la naissance, certes, mais surtout par une volonté irrésistible de lui donner un destin culturel et collectif. Ce qu'on sait du Moulin et des engagements publics de Suzanne Lipinska sont la pointe émergée de l'iceberg.
Cette amie, active, inépuisable, fut de bien des combats pour la décolonisation. Comme Maurice Pons, Suzanne fut très proche des mouvements africains et caraïbo-indépendantistes, en vraie héritière de Frantz Fanon. Elle se lia d'amitié avec des diplomates, des écrivains comme René Depestre.

Suzanne Lipinska a vécu pour le Moulin et par le Moulin. Ma première visite eut lieu à la fin des années soixante. On y jouait V comme Vietnam, une pièce d'Armand Gatti. De fil en aiguille, je me suis lié d'amitié avec elle et c'est dans ce lieu que j'ai fait des rencontres merveilleuses.

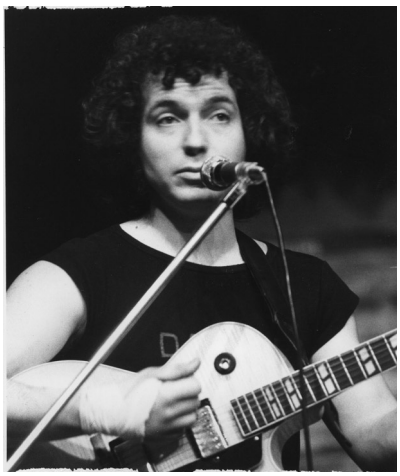
Quelle chance d'y rencontrer Gilles Martinet, Danielle Mitterrand, de passer un moment avec John Gilgud et Jane Birkin .
Quel bonheur pour un journaliste de rencontrer Jean Lacouture, François Martouret, Stella Baruk, celle par qui les mathématiques deviennent un jeu d'enfant.

Le livre consacré à l'histoire du Moulin et le livre d'or tenu par Maurice Pons avec la précision du greffier, en disent évidemment plus sur leur histoire commune que mon modeste témoignage.
Il reste que Suzanne Lipinska continue de lutter pour que son œuvre perdure, pour que le CECI, le centre d'écriture cinématographique, devienne incontournable, pour que le Moulin vive une transfiguration de ses fondations centenaires en une fondation d'intérêt public.

C'est grâce à Suzanne que j'ai rencontré Clara Malraux. Le nom de Malraux plus souvent accolé au prénom d'André, signifiait pour moi brigades internationales, « La condition humaine », la Résistance, le fameux discours du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon.
Lors des repas que j'ai partagés avec Clara Malraux, je suis resté coi et terriblement admiratif devant tant de culture, d'aisance verbale, de présence aimantée. Comme elle l'a prouvé en quittant son mari et père de sa fille Florence, en 1947, Clara Goldsmith était avant tout elle-même et ne supportait pas l'idée de devoir exister comme femme, écrivain, intellectuelle, en référence au grand homme. Elle l'a d'ailleurs écrit : « J'ai existé avant de vous connaître (...) Je n'ai cessé d'exister que le jour où je vous ai accepté. Vous. Tout entier. Et il ne me reste, pour être sûre que je suis moi-même, que le recours à moi, que de sentir ma continuité » Et elle ajoute cette phrase formidable : « Aimer une femme,

pour un homme, c'est peut-être la vouloir semblable à l'image qu'il s'est fait d'elle. Aimer, pour une femme, c'est vouloir que l'homme choisi ressemble à l'image qu'il s'est fait de lui-même, et souvent, plus simplement encore, à être ce qu'il est »

Lors de ces repas, jamais elle ne parla du ministre du général De Gaulle. J'ai souvenir des thèmes récurrents développés par Clara. Elle citait Gobineau, le théoricien du racisme, Léon Daudet, antisémite notoire et fils d'Alphonse Daudet, fêté par Vichy lors de ses funérailles en 1942. Clara était juive et aussi amie d'Israël.
Alors pourquoi parlait-elle avec une forme obsessionnelle de ces thuriféraires de la différence des races et de la supériorité de la race aryenne sur toutes les autres, je n'en ai pas percé le secret.
J'ai retenu sa voix assurée, sa présence irradiante et son regard droit et direct. Clara était très attachée au Moulin d'Andé, aux rencontres entre amis, entre écrivains, cinéastes, et journalistes. Dans le recueil de nouvelles « Douces amères » de Maurice Pons on trouve cette phrase : « Nous étions ses meilleurs amis (...) C'est tout naturellement chez nous qu'elle vint pour mettre fin à ses jours. »
Comment ne pas penser au personnage de Clara même si elle est morte de sa belle mort ?



Après Thanatos, Eros. La mort, la vie, l'exubérance, la musique, la danse, la chanson ! Ma rencontre avec un artiste jeune, amoureux de la musique, un fou de rythme et de lyrisme fut également un grand moment. Beaucoup d'entre vous connaissent Bernard Lavilliers .Quand il vint à Louviers invité par la municipalité Fromentin, Bernard Lavilliers avait encore une maison près d'Evreux, à Gravigny. Il était prévu qu'il chantât à la salle des fêtes.
Il arriva le matin du concert avec son camion et ses musiciens. La salle des fêtes lovérienne n'avait rien d'un Zénith. Je ne suis pas certain que l'eau courante courrait au robinet des lavabos des loges. Mais quand on est un adepte de la Bossa nova, rien ne vous arrête.
Très proche de la municipalité, je le fus naturellement et rapidement de Lavilliers. J'avais décidé de passer la journée avec lui s'il en était d'accord. De fil en aiguille, nous nous retrouvâmes à la Brasserie Juhel pour déjeuner et passer trois bonnes heures ensemble.
Pendant le repas, Bernard Lavilliers n'arrêtait pas de parler, de me questionner sur cette municipalité autogestionnaire (il avait lu Libération et le Nouvel Observateur) il ne cessait de me montrer ses tatouages (il était en avance sur l'époque) ses bijoux et d'un seul coup d'un seul, il demanda le silence dans le restaurant, me fixa droit dans les yeux et me déclama un poème-chanson qu'il testait sur le public. Je m'en souviens comme si c'était hier. J'étais pétrifié, ému, car il chantait a capella. Et surtout, ce poème avait pour titre Utopia, nous qui avions inventé à Louviers le slogan sur l'utopie concrète ! Ce fut un vrai coup au cœur.

La vie d'un localier est surtout construite sur la rencontre et sur l'initiative. Qui n'est pas curieux, qui n'aime pas le contact, l'inconnu, la curiosité, n'a rien à faire dans un journal local. Au-delà des incontournables informations que sont les comptes-rendus d'activités des élus, des associations, le localier doit aimer l'échange. Il doit accepter de se frotter aux beaux esprits que le hasard et la nécessité placent sur sa route. Il doit surtout faire preuve d'humilité quand il a la grande chance de côtoyer des esprits cultivés, des créateurs tous ceux et toutes celles qui font que dans ce métier, on n'a jamais fini d'apprendre.

Permettez moi d'avoir une pensée pour tous ceux et toutes celles dont je n'ai pas parlé pas et qui ont marqué aussi mon histoire. Les sans-papiers kurdes occupant le centre médico-social de Val-de-Reuil avec la visite de l'abbé Pierre , les victimes maghrébines des marchands de sommeil de l'usine Zimmerfer, l'heure passée en tête à tête avec Guy Bedos à la fête des Sablons de belle mémoire, la poignée de main gaillonnaise avec François Mitterrand venu inaugurer la statue de PMF et imposant sa froideur légendaire… Les trois jours de voyage à Moscou avec Laurent Fabius, alors président de l'Assemblée nationale, et son face à face avec Routskoï co-auteur du putch raté qui allait survenir quelques mois plus tard en Russie… sans omettre l'approche d'artistes magnifiques comme Georges Brassens, Joan Baez, Johnny Hallyday Robert Charlebois…

Nous sommes arrivés à quelques minutes du terme de ma causerie. Elle m'a permis d'évoquer quelques brefs moments d'une carrière dense et riche. Je ne saurais conclure sans vous parler de Christophe Cousin. Le visage de Christophe, vous ne le connaissez sans doute pas.

Christophe était un salarié de l'usine De Carbon-Delphi à Andé. Pendant des mois, il a animé la lutte des salariés non seulement pour conserver leur emploi mais aussi pour préserver leur dignité d'hommes et de femmes victimes de l'ultra libéralisme.
Au cours de ma carrière, j'ai rendu compte de nombreux conflits. J'ai rencontré de nombreux militants aux personnalités attachantes. Christophe Cousin étaient de ceux-là. Il m'a épaté pour avoir su dominer son stress quand il avait face à lui des dirigeants et des avocats spécialisés dans le droit du travail.
Rien dans sa formation ne le destinait à devenir un leader. Il le fut par la force des choses et la force intérieure que procure la révolte contre l'injustice. Au fil des mois Christophe s'est révélé. Sortant de sa situation de soi-disant dominé il a su (avec d'autres) rendre sa fierté à chaque salarié de De Carbon. Tous et toutes ont quitté leur usine la mort dans l'âme mais la tête haute. Jaurès aurait apprécié.

Les citations de Clara Malraux sont tirées de l'ouvrage de Liliane Blanc, historienne et écrivain.

Photos droits réservés